

Le fait serait même certain d'après quelques assyriologues anglais. M. Pinches a retrouvé un fragment qui paraît appartenir à la troisième tablette du poème sur la création, et M. W. St. Chad Boscawen<sup>1</sup>, dont l'opinion est partagée par M. Sayce<sup>2</sup>, croit que le serpent tentateur est mentionné dans les lignes suivantes qu'il traduit ainsi :

133. Dans le péché l'un avec l'autre d'accord s'unit.  
 134. Le commandement était établi dans le jardin du dieu.  
 135. De l'[arbre] *Asnan* ils mangèrent, ils coupèrent [le fruit] en deux,  
 136. Sa tige ils détruisirent,  
 137. Le doux jus qui fait mal au corps.  
 138. Grand est leur péché. Ils s'exaltèrent eux-mêmes,  
 139. A Marduk, leur rédempteur, il (le dieu Sar) abandonna leur sort.

Un des plus curieux passages du poème de Gilgamès parle expressément d'une plante de vie. Sur les indications de son aïeul Samas-napistim, le héros chaldéen la découvre et l'emporte précieusement en retournant à Érech, mais, en route, pendant qu'il va puiser de l'eau dans un puits, elle lui est dérobée par un serpent<sup>3</sup> :

279. Samas-napistim s'adressant à Gilgamès, lui dit :  
 280. « Gilgamès, tu es venu, tu t'es reposé, tu as été frappé.  
 281. Que te donnerai-je, avant que tu ne retournes dans ton pays ? »

Une mère, tenant son enfant dans les bras, porte une coiffure semblable, sur un autre cylindre, dans F. Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*, pl. xv, n° 6. Voir aussi pl. xxvii, n° 7; xxviii, n° 10, etc.

<sup>1</sup> *The Babylonian Legend of the Serpent Tempter*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. iv, 1890, p. 284. M. Th. G. Pinches en a publié le premier un essai de traduction dans le même recueil, *A Babylonian Duplicate of Tablets 1 and 11 of the Creation Series*, t. iv, p. 25-33.

<sup>2</sup> H. Sayce, *The Higher Criticism*, p. 104.

<sup>3</sup> Il y a, du reste, cette différence notable entre la Genèse et le poème assyrien que, tandis qu'Adam et Ève perdent l'immortalité pour avoir mangé du fruit défendu, Gilgamès la perd pour s'être laissé dérober la plante de vie.

Ce qu'il va lui donner, c'est la plante de vie :

282. « Je vais, Gilgamès, te découvrir le secret  
 283. Et te révéler le décret des dieux.  
 284. Cette plante est comme l'épine avec...  
 285. Sa baie est pareille à la [tête] de la vipère et...  
 286. Si ta main s'empare de cette plante..... »  
 287. Gilgamès, ayant entendu cela,  
 288. Ouvrit le vase,.....  
 289. Il lia ensemble de grosses pierres, ...  
 290. Il le traîna vers l'abîme...  
 291. Lui, prit un animal, il saisit...  
 292. Il brisa de grosses pierres....  
 293. Troisièmement, il le saisit à bras le corps (?)  
 294. Gilgamès, s'adressant à Amel-Éa, le pilote, lui dit :  
 295. « Amel-Éa, cette plante est la plante renommée  
 296. Au cœur de laquelle l'homme trouve la vie.  
 297. Je veux l'emporter au milieu d'Uruk-supuri,  
 298. Je veux en faire manger... qu'il coupe la plante.  
 299. Elle a nom : « Le vieillard est rajeuni. »  
 300. Moi, j'en mangerai à mon tour, ainsi reviendrai-je aux jours  
 de ma jeunesse. »  
 301. Ils fournirent d'abord une étape de quarante heures,  
 302. Puis, au bout de soixante heures de marche, ils firent une  
 libation.  
 303. Gilgamès vit le puits aux eaux jaillissantes.  
 304. Étant descendu au sein du puits, il répandait de l'eau,  
 305. Lorsque un serpent sortit et lui ravit la plante;  
 306. . . . il s'élança et emporta la plante.  
 307. Tandis qu'il s'enfuyait, il jeta une malédiction.  
 308. Ce jour-là, Gilgamès s'assit et pleura;  
 309. Les larmes coulèrent sur ses joues.  
 310. .... d'Amel-Éa, le pilote :  
 311. « Pourquoi, Amel-Éa, les mains me tombent-elles de fa-  
 tigue?  
 312. Pourquoi le sang fuit-il de mon cœur ?  
 313. Je ne me suis point fait de bien à moi-même;  
 314. Le serpent de la terre s'est fait du bien à lui-même!



315. Voici que, après une étape de quarante heures, pour lui tout seul il a emporté la plante,

316. Tandis que j'ouvrais le vase et que j'en versais le contenu<sup>1</sup> ».

Gilgamès ne pourra donc désormais échapper à la mort, à cause de la malice du serpent qui lui a ravi la plante d'immortalité. Ce reptile ne tente pas ici l'homme comme dans la Genèse, mais, on le voit, il lui est également nuisible.

Nous retrouvons peut-être aussi le serpent tentateur sur un vase peint, d'origine phénicienne, découvert par M. di Cesnola dans un antique tombeau d'Idalion, en Chypre, et conservé aujourd'hui au *Metropolitan Museum of art* de New-York. Il est du VII<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Du bas des rameaux d'un arbre feuillu pendent de chaque côté deux grosses grappes de fruits : un grand serpent s'avance en ondulant et se dresse pour saisir un de ces fruits<sup>2</sup>.

Il est possible que la séduction des premiers humains fût attribuée en Assyrie et en Chaldée à la déesse Tiamat, personnification de la mer. Elle apparaît dans les tablettes de la création comme le principe mauvais, en guerre contre le principe bon<sup>3</sup> et on la représente quelquefois sous la forme d'un dragon<sup>4</sup>. On pourrait conclure de là, en comparant cette tradition avec celle de la Genèse, que le serpent ne doit pas être regardé, dans le récit de Moïse, comme un simple reptile, mais comme l'organe des mauvais esprits<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. II, p. 61-62.

<sup>2</sup> Voir la représentation de ce vase dans le *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., t. I, n<sup>o</sup> 291, p. 529. — Le serpent apparaît aussi dans la mythologie égyptienne. Le dieu Ra lutte contre un grand serpent et n'établit sa domination qu'après lui avoir coupé la tête. Voir G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, 1895, t. I, p. 459; E. Lefébure, *Le Cham et l'Adam égyptiens*, dans les *Transactions of the Society of biblical Archaeology*, t. IX, 1887, p. 176-178.

<sup>3</sup> Voir plus haut, p. 223.

<sup>4</sup> Voir plus haut, Figure 14, p. 224.

<sup>5</sup> Cf. G. Bickell, *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1877, t. I, p. 127.

Le palmier, dont nous parlent les traditions chaldéennes, est quelquefois gardé par des génies, de même que la plante sacrée babylonienne. Ces génies, qui veillent avec un soin jaloux sur l'arbre mystérieux, rappellent un autre fait rapporté par la Genèse : « Dieu plaça à l'orient du paradis de délices, dit le texte inspiré<sup>1</sup>, des Chérubins avec une épée enflammée pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie<sup>2</sup>. »

Les Chérubins jouent un rôle considérable dans la Bible. Ils apparaissent sur le propitiatoire de l'arche d'alliance, dans le Saint des saints du temple de Salomon, dans la célèbre vision d'Ézéchiël. En Assyrie, nous trouvons également des êtres extraordinaires qui rappellent les Chérubins. Dans les palais de Ninive, d'énormes colosses, représentant des taureaux ailés à face humaine, sont adossés aux parois des portes; ils en sont comme les gardiens et les protecteurs. « Le taureau surveillant, qui protège la force de ma royauté et le nom de mon honneur, » dit le prisme d'Assaraddon, en parlant d'un de ces animaux<sup>3</sup>. Ils sont appelés par les textes cunéiformes *Alapi*, « taureaux, » et « *Kirubi*? » Par extension, les portes mêmes qu'ils ornent s'appellent-elles peut-être aussi *Kirubi*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Gen., III, 24. Le texte original peut se traduire : « Dieu plaça devant le paradis, etc. » au lieu de : « à l'orient du paradis. »

<sup>2</sup> Un taureau est représenté sur certains monuments assyriens à côté de l'arbre de vie (voir par exemple, Smith, *Dictionary of the Bible*, t. I, p. 728), ce qui est d'autant plus digne de remarque que *kirub* ou *cherub*, « chérubin, » paraît être un des noms du taureau en assyrien. Cf. Ezéch., I, 10 et X, 14.

<sup>3</sup> Cf. J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 179, 191, 246, 247; E. A. Budge, *History of Esarhaddon*, in-8<sup>o</sup>, Londres, 1880 (*sed*), p. 83-85, 97.

<sup>4</sup> Cf. Fr. Lenormant, *Origines de l'histoire*, t. I, p. 118 et note 3; E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 2<sup>e</sup> édit., p. 39 et suiv. Voir contre eux *Zeitschrift für Assyriologie*, janvier 1886, t. I, p. 68-70; t. VI, 1891, p. 124-140. — *Karûbu* et *kurûbu* signifient



Un esprit très ingénieux, M. de Saulcy, s'est efforcé d'établir que les chérubins de l'arche d'alliance et du temple de Salomon étaient des taureaux ailés, pareils à ceux des portes des palais assyriens<sup>1</sup>. Nous reconnaissons qu'il y a quelque analogie entre les chérubins hébreux et ceux de Ninive, mais nous n'avons pas de raison d'admettre, excepté pour les chérubins d'Ézéchiél, que leurs formes fussent identiques. Il n'est pas prouvé que le type des *Alapi* fût déjà fixé en Mésopotamie, à l'époque de l'émigration d'Abraham, comme il l'a été plus tard, et il est certain qu'il a dû exister au moins des différences très considérables entre les chérubins placés sur le propitiatoire<sup>2</sup> de l'arche d'alliance et le cou-

en assyrien « grands, puissants, » d'après M. Delitzsch. Il est à croire que le taureau ailé s'appelait en assyrien *kurû[bu]*, mais la lecture de la dernière syllabe n'est pas certaine. « Da die babyl. assyr. Stiergötter ideographisch als starke, gewaltige Götter (AN-KAL) charakterisiert werden und GUD obendrein den Stier (*alpu*) bedeutet, so wird, falls diese Ergänzung *kurû[bu]* richtig ist, die Frage nach der Etymologie von כַּרְבַּי ihrer Lösung bedeutend näher gerückt. » Frd. Delitzsch, *Assyrisches Handwörterbuch*, Th. II, in-8°, Leipzig, 1894, p. 352. — Il est à noter que *kurubu* signifie aussi « oiseau. » Id., *ibid.*, p. 352; cf. p. 353.

<sup>1</sup> De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, p. 23-29. Cf. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 80. M. Frédéric Delitzsch compare aussi les chérubins de la Genèse aux taureaux androcéphales assyriens, dans une longue note de *Wo lag das Paradies*, p. 150-155. — Nous n'avons pas à nous occuper actuellement des chérubins d'Ézéchiél. Ce prophète, du reste, ayant vécu en Mésopotamie et ayant eu sans aucun doute sous les yeux les taureaux ailés à face humaine, il a pu emprunter tout autrement que Moïse à l'art assyrien, et s'en servir pour rendre ses visions plus intelligibles à ses frères. Voir au t. IV, part. IV, l. 1, ch. III.

<sup>2</sup> Le « propitiatoire, » כַּפֹּרֶת, *kapporet*, était la couverture ou simplement le couvercle de l'arche d'alliance (Exod., xxv, 17-22). A ses deux extrémités étaient deux chérubins d'or, se regardant face à face, les ailes étendues de manière à le couvrir (Exod., xxv, 20). Ils formaient un trône de gloire pour Jéhovah (Ps. xcviij, 1; xcix, 1, selon l'hébreu). Tous les ans, dans le sacrifice expiatoire solennel, le grand-prêtre aspergeait le propitiatoire avec le sang du veau offert pour la rémission des péchés (Lev., xvi, 14).

vrant de leurs ailes étendues, et ces massifs taureaux de Khorsabad, aux ailes d'aigle collées contre le corps<sup>1</sup>. Il n'est pas plus exact d'assigner aux chérubins hébreux une source assyrienne qu'il ne serait exact de voir dans le sanscrit l'origine du grec. Ce sont deux traditions sœurs qui ne découlent point l'une de l'autre, et, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, c'est dans la Genèse qu'il faut rechercher la tradition dans sa pureté native. Il faut donc admettre que si les Assyriens appelèrent « Kirubi » les « Alapi » ou taureaux ailés qu'ils placèrent à la porte de leur palais et qu'ils en considérèrent comme les gardiens, ce fut en souvenir des chérubins qui avaient gardé le Paradis terrestre. Quand Fr. Lenormant a écrit : « L'imagination poétique des Hébreux se représentait des *Kerubim* gardant la porte du Paradis terrestre comme leurs analogues celles des palais assyriens<sup>2</sup>, » c'est le contraire qu'il aurait dû dire, car ce sont les Assyriens qui se représentèrent leurs « Alapi » comme les chérubins gardant la porte du paradis

<sup>1</sup> M. Chad Boscawen, *The Kerubim in Eden*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, juin 1889, p. 145-149, a essayé d'établir un rapprochement entre les chérubins de l'Éden et les hommes-scorpions (*Agrabu*) du poème de Gilgamès, dont nous avons parlé plus haut, p. 251, mais ce rapprochement est contestable. Du reste, qu'on l'admette ou qu'on le rejette, il est digne de remarque que plusieurs monuments assyro-chaldéens nous montrent l'arbre sacré gardé par des êtres surhumains. Voir Figure 21, p. 274.

<sup>2</sup> Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 81. — Nous n'avons pas à expliquer pourquoi on représente les chérubins sous la forme symbolique que nous connaissons, mais il est très vraisemblable qu'ils restèrent dans l'esprit des premiers hommes comme le type de la force, parce qu'ils avaient empêché l'homme de rentrer dans le paradis. On les symbolisa donc sous la forme de ces colosses qui réunissent tous les emblèmes de la vigueur et de la puissance dans la nature : l'homme, roi de la création, avec les cornes, image de la force; l'aigle, roi des oiseaux; le taureau, plein d'énergie et infatigable. Le taureau androcéphale est remplacé quelquefois, dans sa fonction de garde des palais assyriens par un *nirgal*, ou lion, le roi des animaux. Voir au t. IV, partie IV, livre I, ch. III, la vision des Chérubins.



terrestre. Puisque partout où la comparaison est possible, la tradition du Pentateuque est la plus ancienne et la plus pure, celle dont il est question ici n'est point le fruit, mais le germe des idées assyriennes sur ces êtres merveilleux.

Ce qui peut confirmer encore l'idée que nous émettons en ce moment, c'est que, selon toutes les vraisemblances, les colosses ninivites n'étaient pas aux yeux des habitants des palais de simples ornements : ils attachaient à ces statues colossales, qui représentaient des êtres surnaturels, une vertu superstitieuse ; ils leur attribuaient, comme le prouve l'inscription du prisme d'Assaraddon que nous avons rapportée, une puissance préservatrice et protectrice<sup>1</sup>. Nous ne voyons nulle part quel était le dieu que représentaient ces taureaux gigantesques, sans doute parce que le souvenir des chérubins de l'Éden s'était obscurci en grande partie dans la mémoire des Assyriens ; mais on ne peut guère douter qu'ils ne fussent la représentation d'êtres surhumains et bienfaisants, car ils sont remplacés quelquefois aux portes des palais par d'autres statues qui nous sont mieux connues ; ce sont des figures colossales de lions ailés à tête humaine qui s'appellent « nîrgalli, » mot qui s'échange avec l'expression idéographique « lions du bien, lions du bon principe. » Ces lions sont les images de Nirgal, le dieu de la guerre, placés, sans doute, à l'entrée des maisons, pour les défendre contre tous les ennemis<sup>2</sup>. Nous avons d'ailleurs une preuve directe du caractère divin attribué aux taureaux à tête humaine. Sur un bas-relief provenant de Koyoundjik et représentant l'érection d'un de ces animaux, sous la direction du roi Sennachérib<sup>3</sup>, les statues et les colosses que

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 283.

<sup>2</sup> Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 121. — Oppert et Ménant, *Grande inscription de Khorsabad*, dans le *Journal asiatique*, mai-juin, 1864, p. 393.

<sup>3</sup> Voir la reproduction de ce bas-relief au tome III, partie III, livre I, chapitre III, § II.





23. — Le dieu Bel, armé du glaive de feu.

traînent les manœuvres du monarque assyrien sont désignés, dans l'inscription, par deux idéogrammes, précédés l'un et l'autre du signe divin, et ces deux idéogrammes sont expliqués dans un syllabaire, l'un par *alapu*, « taureau, » l'autre par *sidu*, « idole<sup>1</sup>. »

Moïse nous dit, comme nous l'avons vu plus haut, que les chérubins qui gardaient la porte du paradis terrestre avaient une épée enflammée pour en éloigner Adam et Ève<sup>2</sup>. Qu'était cette épée enflammée? Cette question a beaucoup occupé les interprètes, et cependant personne ne l'a résolue jusqu'ici d'une manière pleinement satisfaisante. On pourrait penser que c'était la foudre, représentée sur les monuments figurés de l'Assyrie, entre les mains du dieu Bel, sous l'image d'une flamme, et appelée « glaive de feu<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 93. Cf., en hébreu, **שדִים**, *šédîm*, « idoles. »

<sup>2</sup> Gen., III, 24.

<sup>3</sup> Voir Figure 23, d'après un cylindre du British Museum, dans G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, 1862, 1864, t. I, p. 164; t. II, p. 250. — Cfr. A. Layard, *Monuments of Nineveh, Second Series*, 1853, pl. VI. — Voir aussi H. Rawlinson, dans l'édition de l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. I, p. 609, où il est remarqué que la foudre ou l'éclair sont employés comme trophées de victoire et que Théglathphalasar I<sup>er</sup> en avait fait fabriquer un en bronze.